



## Pour une étude interdisciplinaire des changements sociaux.

Philippe Malrieu

### ► To cite this version:

Philippe Malrieu. Pour une étude interdisciplinaire des changements sociaux.. Malrieu, P. Dynamiques sociales et changements personnels., CNRS, pp. 257-273, 1989. halshs-01081217

**HAL Id: halshs-01081217**

**<https://shs.hal.science/halshs-01081217>**

Submitted on 8 Nov 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



---

## POUR UNE ETUDE INTERDISCIPLINAIRE DES CHANGEMENTS SOCIAUX

*P. Malrieu*

---

Il n'est pas fréquent que les psychologues, dans leurs recherches sur les conditions et la construction des conduites, prennent en compte les changements sociaux. La notion philosophique d'une nature humaine les amène plutôt à étudier ces conduites sous l'angle des "fonctions psychologiques" (perception, mémoire, intelligence...) qu'elles mettent en œuvre, ou de la composition en elles de réactions élémentaires (motrices, cognitives, affectives) dont elles effectueraient la synthèse. Une telle conception de l'autonomie de la psychologie dans l'ensemble des sciences humaines entraîne la méconnaissance que chez l'homme toute conduite s'effectue en fonction des réactions de l'entourage humain, s'inscrit dans des processus de communication, eux-mêmes en interconstruction avec des normes sociales en évolution.

Pourtant, l'obligation de prendre celles-ci en considération s'impose de plus en plus. On voit Freud marquer le rôle tour à tour inhibiteur et constructif des formations sociales. La psychologie de l'intelligence de Piaget est liée de près à l'étude des divers types de relations sociales. Chez Wallon, la recherche porte aussi bien sur les fondements de la socialité dans la vie émotionnelle que sur la fonction des techniques, du langage, des mythes, de la science dans le devenir psychologique. Aucun de ces chercheurs pourtant n'effectue l'analyse *concrète* de la construction du psychisme au sein des structures et des restructurations sociales.

257

in : *Dynamiques sociales et changements personnels -*  
*Editions du CNRS - 1989 -*

Du côté des sociologues, l'étude des "cadres sociaux" du psychisme donne lieu à de nombreuses recherches de psychologie différentielle — ainsi chez Durkheim et ses disciples, dans l'école de l'anthropologie culturelle, chez certains élèves de Lewin. Le rôle des changements sociaux a été moins étudié. Des sociologues comme Parsons, Crozier, Touraine, Boudon, dont les théories ont été ici analysées, mettent en évidence le rôle joué par les sujets dans les changements sociaux ; il y a chez eux la reconnaissance que la vie sociale est étoffée de vie psychologique. Pourtant, si chacun d'eux souligne l'intervention de tel ou tel processus psychologique dans les changements sociaux, comme l'intériorisation des normes, le calcul des opportunités, les projets, le jeu avec la complexité des déterminants sociaux, l'étude de la construction de ces processus dans les structures sociales, celle de leur évolution, n'est pas abordée de façon systématique.

Cette étude devait être l'objet de la psychologie sociale. L'œuvre de Moscovici nous indique la nécessité de rechercher comment s'opère l'interconstruction des réactions psychologiques et des normes sociales. Dans son ensemble pourtant, la psychologie sociale a privilégié les relations dans les petits groupes, les processus d'influence, d'attribution, d'opposition, et le rôle qu'y jouent la composition et la distribution de ces groupes. Sans doute peut-on admettre que l'étude des petits groupes n'est convoquée par la plupart des psychologues sociaux, de Lewin à Tajfel, que pour mieux comprendre sur des modèles réduits le fonctionnement des grands groupes. Mais c'est cela même qui fait question : les relations interpersonnelles et les rapports sociaux n'ont-ils pas une spécificité telle, qu'il est impossible de les déduire les uns des autres, ou même de les prétendre homologues ?

La méconnaissance de cette relative hétérogénéité est peut-être à mettre au compte du souci des chercheurs de réagir contre la perception mécaniste des activités sociales, courante chez beaucoup de sociologues. Le risque alors était pour la psychologie sociale de tendre au psychologisme, en valorisant les processus affectifs — le jeu conflictuel des besoins, des désirs, la recherche de la satisfaction maxima — ou les processus cognitifs observables chez les individus, et de sous-estimer la compacité des institutions, leur fonction de fondement et de régulation pour les relations interpersonnelles.

Ne faut-il pas s'orienter vers une psychologie sociale qui reconnaîtrait la spécificité des normes et des réactions interpersonnelles, pour comprendre la dialectique de leur construction et en elle la formation des conduites ?

L'étude du changement social paraît constituer un terrain privilégié pour analyser cette interconstruction.

# I — LES TYPES DE PARTICIPATION DES SUJETS AUX CHANGEMENTS SOCIAUX

Si on se place au point de vue du sociologue, la société se présente comme la coordination et la subordination régulées, normées, de systèmes dont chacun est relativement autonome, parce qu'il remplit une fonction originale: dans une entreprise, ce sont les services - production, outillage, vente, personnel...— dans un état-nation les réseaux institutionnels-économiques, juridiques, politiques, culturels... Un système ne peut remplir sa fonction s'il ne dispose pas des services et des ressources qui lui viennent des autres, selon des échanges normés. Le changement social se présente comme une redistribution des fonctions, des services, des ressources, de la redéfinition des domaines de compétence affectés à chaque système, des règles qui régissent ses rapports avec les autres. Le problème est alors de définir, en chaque circonstance, le chaînon initial du changement - et d'abord s'il y en a un, ou s'il ne convient pas plutôt de parler d'un déséquilibre global. C'est ensuite de connaître les cheminements, les interactions des changements survenus dans les divers systèmes, leurs effets également : provoquent-ils une différenciation plus grande, une autonomisation plus poussée pour certains d'entre eux, ou pour tous ?

Si la psychologie sociale se donne pour tâche, comme nous l'avancions plus haut, de connaître les interactions entre les relations interpersonnelles et les rapports entre les institutions, le problème du changement social paraît pouvoir se définir pour elle par le degré de participation des individus - ou plutôt des sujets - à cette restructuration des échanges et des fonctions des institutions.

On peut, en simplifiant, envisager trois cas de figure, selon les modalités de la participation des individus à ce processus de restructuration, selon aussi les types de relations interpersonnelles qui interviennent en ceux-ci.

A un niveau inférieur d'initiative, ou bien le changement s'impose en vertu d'un phénomène de contagion qui amène les individus à ~~assumer~~ les modes d'être, d'agir, de penser, de sentir qui s'élaborent en fonction de transformations économiques ou politiques : on adopte la mode, les goûts, les stéréotypes dominants, avec une discussion minima à leur sujet. Ou bien le changement est imposé par la violence, comme dans les colonisations, les individus sont privés des organisations politiques et culturelles qui leur conféraient une identité de groupe. Sans doute conservent-ils quelque liberté d'entreprendre dans des limites prescrites ; mais ils ne sont plus les *acteurs* des changements. Ainsi en est-il pour les ouvriers à la chaîne ou les employés de bureau, et plus généralement, à des degrés variables, pour l'ensemble des membres d'une société, lorsqu'ils s'assujettissent à des règles sans s'interroger sur leur fonction.

L'assujettissement n'est jamais total. Au fondement de la socialité se trouve nécessairement la relation à autrui, le déplacement de l'ego sur l'alter. Ce "change" de positions, de représentations, de fonctions est indispensable à tout groupe institué. De multiples défenses s'élèvent, sur le fondement de l'altérité, contre la sujétion : ce sont les rapports d'amour et d'amitié, les groupes culturels ou sociaux. Ils constituent un recours affectif, un espace d'initiatives personnelles.

Deuxième cas de figure : la participation à des changements sociaux qui n'ont pas été initiés par les sujets, mais auxquels ils *adhèrent* en les justifiant et en acceptant de les promouvoir. Le caractère ambigu de leur position ressort des études sur les cadres<sup>(1)</sup>. Le pouvoir qui leur est accordé dans le travail, en même temps que la concurrence qui s'installe entre eux, les amènent à valoriser le système qui autorise leur ascension et les avantages dont ils jouissent. Ils constituent et cultivent une idéologie,

(1) cf. par ex. L. Boltanski, *Les cadres*, Editions de Minuit, 1982.

proche et différente de celle des patrons, qui justifie leur condition privilégiée par la mise en relief de leurs compétences scientifiques et techniques, indispensables aussi bien à la bonne marche des entreprises qu'à l'économie nationale. Le système de valeurs qu'ils élaborent consiste en la reprise de systèmes plus anciens : valorisation de l'initiative, du courage, de l'effort, du travail bien fait, du primat du savoir et de l'intelligence théoriques sur les pratiques manuelles... On peut considérer que l'adhésion idéologique est en définitive la caractéristique essentielle de cette disposition à participer au changement sans en faire un examen critique généralisé.

Si les ouvriers à la chaîne sont les *instruments* d'un changement technologique qu'ils ne promeuvent pas, les cadres en sont des *auxiliaires* : ils se sentent, comme les dirigeants des entreprises, co-auteurs et responsables d'un progrès indispensable à toute la société, et se donnent ainsi la certitude de constituer une élite. On retrouve cette opposition dans tous les domaines de la vie sociale, en politique et en religion, dans la vie culturelle et dans les mœurs.

Troisième position dans les changements sociaux : celle des *initiateurs*. Ils ont le sentiment actif des contradictions qui existent dans les organisations et les institutions, ils en recherchent les origines, ils critiquent les représentations sociales qui les légitiment dans l'opinion commune, ou qui les camouflent. Ils construisent un nouveau système de valeurs pour défendre les innovations qu'ils préconisent, et des plans d'action collective pour les réaliser. Ce travail ne s'opère jamais qu'en groupes, de discussion, de réflexion critique, de diffusion des projets, de proposition de stratégies et de tactiques pour instaurer de nouvelles normes. Bien que l'initiateur n'agisse qu'en coopération, il faut qu'il y ait en lui un sentiment de contradiction interne, qui reproduit les contradictions sociales, mais en les biaisant en fonction de son histoire individuelle : vivant sur plusieurs plans de vie, il ne parvient pas à les harmoniser. Si bien que l'enjeu d'un changement social ne consiste pas seulement dans la redistribution des fonctions, des services, des ressources dévolus aux diverses formations sociales, afin d'assurer entre elles un meilleur équilibre. Il s'agit aussi, pour les sujets, de se préserver de la dépersonnalisation par l'élaboration d'un nouveau système de valeurs qui les libère de leurs contradictions internes au travers de la restructuration des normes sociales.

C'est bien de l'interstructuration des sujets et des institutions qu'il s'agit dans les changements sociaux.

## II — LA PERSONNALISATION DANS LES CHANGEMENTS SOCIAUX

L'hypothèse que nous proposons part de la constatation que les individus agissent dans une pluralité de formations sociales. Chacune vise à les adapter à ses exigences, au travers de processus de conditionnement, d'imitation, d'identification, de contrainte, d'imposition d'idéologie... Mais il existe entre les formations sociales une disparité qui divise les acteurs, entre eux et au fond d'eux-mêmes, et les oblige à chercher la maîtrise de ces discordances. La socialisation ne peut se concevoir en dehors d'un effort pour concilier dans *le temps de vie* - sur des périodes plus ou moins longues - l'ensemble des activités proposées à l'individu par ses multiples groupes d'appartenance.

Cet effort de conciliation est un "travail de sujet" : il exige de l'individu qu'il se mette à distance de ses activités, découvre les satisfactions et les frustrations qui en résultent, les potentialités qu'elles lui assurent. Cette objectivation lui permet de saisir en quoi ses diverses entreprises se soutiennent ou s'opposent les unes aux autres. Même si la société encourage ce travail d'objectivation et de comparaison, rien ne se passe en dehors des initiatives du sujet.

On le perçoit bien quand éclatent des discordances entre les incitations sociales, lorsqu'il se produit un blocage réciproque des différents systèmes institués. La contradiction sociale existe de par un fonctionnement qui échappe aux sujets (elle est "objective"), mais elle se manifeste dans le sentiment d'aliénation ressenti par ces derniers, dès lors qu'ils ne peuvent pas développer la totalité des potentialités qu'ils ont constituées. Survenant dans des groupes, renforcé par les discussions qui ont lieu en leur sein, exaspéré par la résistance qu'opposent les promoteurs du statut aliénant, le sentiment d'aliénation suscite les comparaisons avec d'autres sociétés, l'analyse des sources de l'aliénation, les projets de restructuration des institutions.

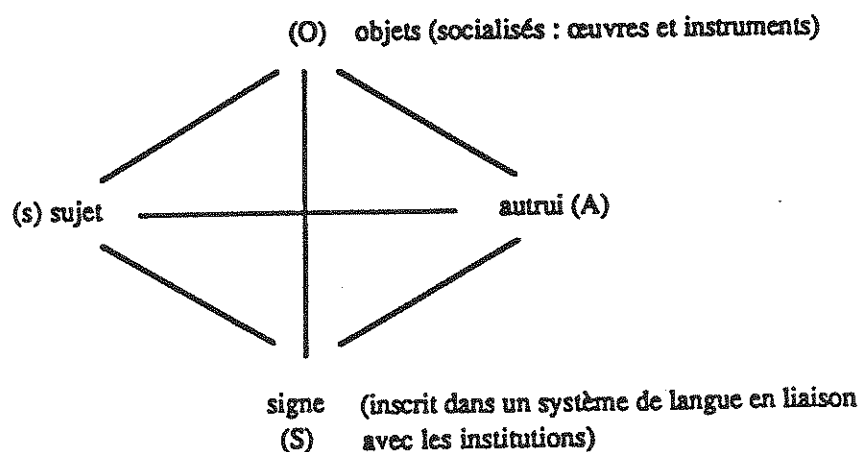
Par convention, on peut appeler "*travail de personnalisation*" ces activités par lesquelles les sujets, en même temps qu'ils se proposent d'établir de nouveaux échanges de service, une nouvelle distribution des pouvoirs, d'autres types de différenciation de leurs conduites, sont amenés à réviser leur idéal du moi, à réorganiser les contrôles qu'ils exercent sur eux-mêmes.

On détaillera succinctement les divers points de cette hypothèse.

#### A/ LA STRUCTURE DE SUBJECTIVITE AU CŒUR DES RELATIONS SOCIALES

Ce sont des sujets qui organisent le changement social. Dans l'enfance déjà apparaissent les préludes de la révolte, de la comparaison, de l'imaginaire, de l'engagement dans une voie choisie, qui caractérisent l'innovation sociale. C'est dans les relations à autrui que se constituent ces conduites avant d'intervenir, non sans de profonds remaniements, dans la vie sociale.

Leur fondement s'en trouve dans la communication et ses problèmes. C'est la loi du dialogue humain, au niveau préverbal déjà, de susciter l'attente de la réaction d'autrui, et l'incertitude sur sa réponse, les tentatives pour provoquer celle-ci, l'irritation en cas d'échec. Dans ces réactions se constitue une première forme d'intériorité affective, qui subit une mutation avec le langage. Dans la relation quaternaire qui caractérise celui-ci :





le sujet se déplace sur autrui et saisit l'objet dans sa relation OS, le met à distance de son affect par la langue en tant que système, le situant et le différenciant des autres. Nouveaux acquis pour la subjectivation : le réel s'objective, le sujet se sent extérieur à lui ; par la parole il prend barre sur autrui, lui désigne les objets, lui fait part de ses désirs, de ses refus ; récepteur, il découvre dans l'interlocuteur l'existence d'un ensemble d'affects, et cultive les siens selon ceux d'autrui ; étant objectivés dans des souvenirs parlés, les divers moments peuvent être saisis dans leur succession, projetés dans le futur...

L'imaginaire est une autre conquête de la subjectivation : en se situant dans les attitudes et les conduites d'autrui, l'enfant constitue un alter-ego, avec la conscience qu'il ne se confond pas avec lui. Je est autre, et il ne l'est pas, il peut l'être : début de la conscience de la liberté. Début aussi du couple identification-opposition qui va jouer un rôle essentiel dans les conduites sociales.

A mesure que l'enfant, puis l'adolescent entrent dans des formations sociales nouvelles, divergentes par leurs fonctions (école, groupes de pairs, professions à venir), ils sont divisés entre les modèles qu'elles fournissent. Le sujet commence par juxtaposer les conduites qu'ils proposent, il découvre quelques uns de leurs aspects contradictoires. Ainsi dans les crises de l'adolescence se font jour questionnements, critiques, oppositions, qui permettent de construire un système de valeurs provisoire. Inscrivant ses conduites dans une perspective temporelle, le sujet fonde son existence sur un projet de vie personnelle, avec le sentiment qu'il dépend beaucoup de lui d'aménager les circonstances pour qu'il le réalise, en corrigeant, tantôt ses conduites pour les ajuster aux fins, tantôt le projet pour l'adapter aux moyens. Le sentiment de sa responsabilité est un aspect important de la fonction de sujet : il est lié à l'examen de conscience, à une vie intérieure où l'imaginaire et l'intelligence des réalités interviennent dans une relation dialectique.

Mais être sujet, ce n'est pas seulement construire la représentation des relations entre le moi et l'environnement. C'est aussi *se faire inconscient*, par ses choix, ses parti-pris, ses paris, d'une part de la réalité. Par un égocentrisme qui découle d'inclinations constituées dès l'enfance, le

sujet se laisse captiver par un modèle d'identification qui sert d'écran à quelques unes des possibilités qui lui sont objectivement offertes, mais qu'il se refuse à reconnaître par attachement à ce modèle.

Ainsi dans les imitations, les identifications, les oppositions, les dénis, s'élabore une structure de subjectivité indispensable au devenir des institutions. Elle n'est certes pas l'expression d'un ego transcendantal supra-social. Mais elle n'est pas non plus la simple intériorisation des représentations et des normes collectives. Parce que le sujet est initié à une pluralité de formes de vie sociale, il est obligé de les confronter, de se mettre à distance de l'une d'elles lorsqu'il est situé dans une autre. La subjectivité, c'est alors l'ensemble de ces activités d'objectivation, de confrontation, d'évaluation de ce que chacune des formes sociales représente : non seulement pour l'individu, mais encore pour l'ensemble de ceux auxquels il s'identifie. Elle est, entre les formes sociales, leur médiateur actif. Elle leur est assujettie, et en même temps elle est le lieu où se révèlent leurs contradictions. Il lui revient de choisir entre elles, comme de rechercher les moyens de les rendre compatibles : ce n'est pas possible sans un effort pour prendre conscience des refoulements, des méconnaissances que le sujet opère pour se défendre des angoisses que suscitent ses divisions internes.

## B/ FORMATION ET ACTION DES GROUPES NOVATEURS

La position d'un sujet dans l'ensemble des institutions lui permet de jouer un rôle dans le devenir social - il n'y a pas d'histoire sans sujet - mais ce rôle il le tient dans un groupe novateur, groupe contestataire où se révèlent les aliénations dont souffrent les sujets, leurs origines et la nécessité d'inventer de nouvelles institutions pour les surmonter. Même s'il s'agit de dirigeants politiques, de fondateurs de religion, ils n'agissent socialement que dans le jeu des groupes opposés.

Nous laisserons de côté les changements sociaux imposés par la violence (ainsi dans la colonisation), ceux qui consistent en l'imitation de structures sociales réalisées (introduction de procédés modernes dans une entreprise), bien qu'y interviennent toujours des luttes entre groupes, pour retenir les cas d'innovation franche (invention d'un nouveau mode d'organisation des entreprises, révolution sociale...). Trois étapes, le plus souvent intriquées, peuvent être distinguées :

- la<sup>a</sup> déprise de l'adhésion aux institutions au travers des conflits de groupes ;
- la construction collective, progressive, d'un projet de restructuration ;
- la lutte du groupe producteur du projet pour le faire aboutir.

### 1. La crise vécue

L'allégeance des groupes et des individus aux normes instituées n'est pas simple soumission, mais acte d'adhésion aux valeurs inhérentes à ces normes. Elle est motivée par les "satisfactions de personne" qu'elle procure à chacun des membres du groupe. Bien qu'ils y aient eu accès par des voies différentes, ils ressentent de façon analogue que le groupe (économique ou social, culturel ou politique) leur permet de se situer dans l'ensemble des institutions (d'avoir un rôle, d'être un personnage), mais aussi de surmonter les contradictions et les conflits qu'ils vivaient en dehors de lui.

L'adhésion à l'institué découle pour le groupe d'une histoire commune qui n'est pas d'emblée consciente à tous : les syndiqués ont vécu une histoire sociale de dépendance qui est la source profonde de leur activité syndicale, mais plus qu'à elle, ils sont attentifs à la défense de leurs droits. C'est dans une *idéologie* que l'adhésion se justifie, idéologie aux racines multiples, fondée dans des croyances et des philosophies parfois anciennes : ce sera dans le cas des syndiqués aussi bien l'idée de justice sociale proclamée puis bafouée par la bourgeoisie, reprise par les socialismes, que l'idéal plus ancien du christianisme primitif... La fonction de l'idéologie est essentielle dans l'adhésion : elle la "rationalise" en l'inscrivant dans un système cohérent, elle donne au sujet un idéal partagé avec les autres membres du groupe. Quand elle est critiquée par des opposants, elle devient l'objet de défenses, et peut alors donner lieu à des croyances en "parti pris". Elle est garante de la permanence du groupe, de la confiance qu'on lui porte.

D'où vient la rupture à l'égard de cette adhésion ? Quels en sont le point de départ et le cheminement ?

La réponse diverge en fonction de la représentation des auteurs sur "le moteur" de l'histoire. La déprise provient-elle de la prise de conscience

du réel social, et donc du progrès des connaissances (philosophie des lumières), des inventions techniques qui déséquilibrent les relations sociales (un certain marxisme), d'un changement dans le mode de vie qui entraîne la dévalorisation des institutions anciennes (les progrès technologiques exigent la concentration des entreprises parce qu'elle permet une consommation de biens plus importante que la petite industrie) ?

Il semble nécessaire de recourir à une interprétation dialectique. On évoquera pour l'illustrer quelques problèmes du monde occidental contemporain.

Le rôle des innovations techniques est essentiel, elles assurent de nouveaux modes de rapports entre l'organisme et la nature ("l'abondance"), des formes nouvelles de rapports sociaux (l'hégémonie de la classe bourgeoise ne se maintient pas seulement par la force, mais aussi par les procédés de séduction culturelle, d'aliénation politique favorisés par les média) ; les rapports sociaux eux-mêmes changent, par l'avènement de classes moyennes que captivent les modèles de la bourgeoisie.

Pourtant beaucoup de transformations sociales n'auraient pas lieu sans un immense travail idéologique qui étaye, éclaire, questionne les changements initiés par les techniques. Selon l'hypothèse de I. Meyerson sur le cheminement relativement autonome des institutions, on peut considérer que les conceptions de la liberté, de la personne, qui jouent un rôle non négligeable dans les revendications de notre époque, ne dépendent des processus sociaux que par la médiation d'idées philosophiques qui sont développées depuis la Renaissance. De même le rationalisme contribue-t-il à faire accepter les planifications et régulations économiques contemporaines.

Il est vrai que ces idéologies anciennes doivent constamment se réajuster aux changements sociaux. Un exemple en serait la réforme des pratiques et de la vision de la vie dans le catholicisme, qui s'adapte aux changements sociaux et politiques.

La dialectique entre l'économique, le social, l'idéologique – et il faut ajouter les religions, les sciences – est faite des interactions entre ces

Institutions, mais aussi des contradictions qui existent entre elles : l'exigence capitaliste du profit ne parvient pas à se concilier avec le respect des droits des travailleurs, l'étatisme empiète sur les libertés des personnes... Chaque domaine est traversé de conflits qui sont nourris par les contradictions du système total, et qui les accentuent.

C'est dans ces conflits et ces contradictions que s'affirme le détachement des individus à l'égard des institués. Selon deux modalités.

De façon plutôt passive, les individus s'adaptent à la crise en modifiant leur mode de vie : ils s'emparent des offres que leur fait le capitalisme, et donnent à des désirs anciens (d'argent, de confort, de culture, de liberté sexuelle) des formes modernes. Parallèlement changent les mentalités : l'individualisme se combine avec le grégairisme dans la mode, le sport, la culture même ; - l'idéologie libérale revendique un Etat fort contre les tentatives pour étendre la démocratie. Le syncrétisme des mentalités modernes s'accompagne de prises de positions sociales contradictoires, traduites en partie par les oscillations politiques. Dans ce cadre de syncrétismes peuvent s'instaurer des transformations sociales importantes : diminution de la journée de travail, prolongation de la scolarité, droits sociaux...

Transformations toujours menacées, tant que la majorité des sujets n'a pas réussi à objectiver les structures sociales responsables de la crise dans ses fondements. Seule cette objectivation peut ouvrir la voie à une *théorisation* du devenir social, des obstacles qu'il rencontre et des restructurations à effectuer. Or ce n'est possible qu'au prix d'un travail long et difficile, qui s'étale sur des dizaines d'années, et qui exige la conjonction d'une prise de conscience affective, dans les masses, des injustices dont elles sont victimes, et d'une analyse, philosophique et/ou scientifique, des mécanismes qui paralysent l'évolution de la société. L'histoire offre quelques exemples de cette conjonction, ainsi à la Renaissance, ou à l'aube de la révolution bourgeoise en Europe.

## 2. La construction collective du projet

*La comparaison sociale* est un des premiers moments de ce travail. A partir de mécontentements diffus, elle opère la prise de conscience des

disparités entre les situations sociales, des décalages entre fonctions accomplies et droits accordés. Usant de processus cognitifs divers, des plus simples aux plus élaborés, elle est le moment du constat de l'inégalité, en même temps qu'elle crée, chez les défavorisés, une solidarité de groupe et le désir de réformes.

La comparaison sociale porte sur des structures plus ou moins larges, sur les familles comme sur les nations, elle peut user de procédés ou de méthodes plus ou moins affinés. Sa fonction première est de désigner les points faibles d'une institution, et de donner naissance au désir de progrès, à une critique des institutions défailtantes, au travers de discussions informelles ou d'études systématisées.

Elle n'est que le point de départ de l'élaboration du *projet* : celui-ci exige la mise en ordre des éléments d'information fournis par la comparaison sociale : moment difficile de la théorisation. L'analyse des causes de la crise, la proposition des moyens à utiliser pour la surmonter, la définition des étapes exigent l'intervention d'instruments intellectuels. Le projet, passant de représentations sociales inévitablement syncrétiques à un plan d'action, est l'œuvre d'un intellectuel collectif ouvert aux insatisfactions du groupe.

Son élaboration se heurte à plusieurs difficultés. Les groupes opposés au changement présentent des contre-projets, en s'appuyant sur l'idéologie dominante dans la société globale. Un autre obstacle se trouve, chez les constructeurs du projet, dans le caractère contradictoire des systèmes d'interprétation de la crise : des divergences en résultent, qui divisent les novateurs, ou qui les amènent à accepter des compromis entre idéologies et revendications opposées.

### 3. *L'action novatrice*

Il ne suffit pas de l'insatisfaction sociale, même associée à une connaissance claire des causes de la crise ou de l'aliénation, pour que le projet se traduise en actes. Il faut encore que les sujets se sentent responsables, qu'ils construisent le désir de devenir les acteurs du changement.

Leur engagement de personne est nécessaire : leur conviction que le système de valeurs auquel ils s'attachent doit inspirer des réalisations. Ce n'est possible qu'avec l'appui d'un groupe cohérent, dans lequel les sujets se reconnaissent et puisent la force d'agir.

Cette puissance du groupe novateur ne tient pas à des processus seulement cognitifs. Sans doute la conviction de ses membres est-elle accrue par la clarté des analyses et de la représentation des fins à poursuivre, des moyens à mettre en œuvre. Mais l'histoire fournit trop d'exemples de groupes qui ont instauré des institutions nouvelles, sans que les représentations qu'ils offraient de la situation fussent claires et cohérentes. Leur force tenait à l'exploitation, par leurs dirigeants, de préjugés anciens, à leur aptitude à réveiller les ressentiments nationaux et à faire espérer un avenir de grandeur : n'en fut-il pas ainsi chez les nazis ?

Le groupe novateur tire une part importante de sa force des sentiments de solidarité qui unissent ses membres : un processus d'identification réciproque les lie entre eux, il permet la communication intense des désirs, des joies, des imaginaires. C'est la "réciprocité médiée", dont J.P. Sartre fait la caractéristique du groupe en fusion. Une confiance de groupe se développe, s'affermi dans les succès, qui valorisent l'idéologie de fond acceptée par tous les membres. Les échecs sont déniés, selon un processus analogue à celui de la résolution de la dissonance cognitive.

Le changement social délibéré exige cette passion partagée, ce désir collectif. On peut s'interroger sur les structures de subjectivité d'où il est issu, et qu'il développe. Freud a proposé la notion d'une identification au chef-substitut du père. Nous invoquons plus haut l'idée d'une identification réciproque mais celle-ci ne peut se concevoir en dehors d'un désir de dépassement lié à ce qu'on doit appeler la "conscience historique" : conscience que le groupe qui soutient les entreprises du sujet a une histoire, qu'il est menacé par d'autres, que le sujet doit s'en considérer responsable ; – conscience aussi que le sujet ne peut s'accomplir lui-même que dans le dépassement de ses propres insuffisances, et à la limite de sa finitude, en participant aux entreprises du groupe créateur d'avenir.

Ce groupe inspire confiance, dévouement, sacrifices, parce que grâce à lui ses membres ont l'impression de s'inscrire dans un *mouvement historique*.

### III — L'ANALYSE INTERDISCIPLINAIRE DES CHANGEMENTS SOCIAUX

Tout changement social ne provient pas de la stratégie consciente d'un groupe novateur. Des évolutions lentes dans la vie économique favorisent la formation de désirs nouveaux, qui suscitent le développement de nouvelles techniques. L'insatisfaction à l'égard d'idéologies instituées gagne des couches de plus en plus larges, indépendamment de l'action organisée des propagandistes d'une idéologie nouvelle. Ces transformations lentes constituent l'arrière plan de l'action novatrice. Elles passent inaperçues, elles n'en agissent pas moins fortement : les promoteurs d'un changement social qui les ignoreraient risqueraient l'échec et la dislocation du groupe.

C'est une première raison pour que les individus qui s'associent pour une transformation sociale s'informent de façon aussi précise que possible sur les courants profonds de la vie sociale.

Il en est une deuxième. On évoquait plus haut la force que peuvent avoir des groupes mystificateurs comme le nazisme, l'illusionnement qu'ils peuvent faire partager à leurs membres, les dérèglements éthiques qu'ils peuvent faire accepter aux masses. Cette mystification n'est possible qu'en raison du climat passionnel des combats idéologiques, qui brouillent les perspectives et les possibilités de résoudre les problèmes. C'est alors que peuvent se développer les mouvements qui exploitent les croyances anciennes, s'appuyant sur les désirs d'enfance ou d'adolescence : sécurité et domination, dévouement et agression.

Les sciences humaines peuvent beaucoup pour explorer les origines des crises sociales, leurs enjeux, la signification des diverses solutions proposées. Elles n'ont guère été appelées à jouer ce rôle.

Leur tâche il est vrai est difficile en ce domaine, en grande partie en raison de leurs cloisonnements. Chacune travaille sur un territoire défini, et méconnaît souvent les apports éventuels des sciences voisines. Il ne suffit d'ailleurs pas d'éclairer une situation donnée par l'appel à plusieurs méthodes : le plus important est d'atteindre les interactions, réciprocity et contradictions, qui existent entre les divers domaines, dont chacune fait son objet : économie, institutions sociales et politiques, conduites des



individus... c'est vers une coordination critique et ordonnée des apports des diverses sciences humaines qu'on devrait s'orienter si on voulait atteindre les changements sociaux dans leur complexité.

Au sociologue de mettre en évidence, au niveau des institutions, leurs interdépendances, en quoi leurs fins respectives convergent ou s'opposent - ce qui requiert nécessairement le recours aux informations de l'historien.

Mais ce réseau d'interactions institutionnelles se reflète et aussi se recompose sans cesse dans les groupes restreints, dans les communications interpersonnelles où elles sont objet d'évaluation. Domaine propre à la psychologie sociale, qui saisit à l'état naissant les satisfactions, les mécontentements, les désirs, au niveau des relations concrètes entre des sujets de position et de fonction sociales identiques ou différentes.

La collaboration des sociologues, historiens, psychologues sociaux permet de cerner les équilibres et les déséquilibres à divers moments de l'histoire d'une société. Il ne s'accomplirait pas cependant sans l'intervention de recherches de psychologie génétique - ou plutôt de psychologie sociale génétique - consacrées à la formation et à l'évolution des motivations, des représentations, des systèmes de valeurs qui interviennent dans les pratiques sociales. C'est dans la vie des sujets en effet, sous les influences accumulées, concordantes ou conflictuelles, de leurs expériences sociales, qu'ils sont amenés à réviser leurs représentations des rapports sociaux, des relations interpersonnelles, à réévaluer la *signification* qu'ils doivent leur accorder.

Il revient au psychologue, à partir d'études biographiques de sujets représentatifs des groupes actifs dans la société, de découvrir ce qui leur permet d'accepter les normes sociales dans lesquelles ils vivent et ce qui les détermine à leur en substituer d'autres. Son rôle spécifique, par rapport aux autres chercheurs, c'est de discerner *l'enjeu de personne* des changements sociaux. La fonction de ceux-ci en effet n'est pas seulement de réaménager les échanges de service et de pouvoir entre institutions : il s'agit avec eux - du côté des sujets - d'atteindre à leur personnalisation.

Se personnaliser, c'est sans doute en premier lieu définir et choisir, entre toutes les institutions, celles qui permettent au sujet d'affirmer son identité; notamment dans des œuvres qui portent sa marque. C'est ensuite s'associer, dans les conflits qui opposent les groupes, à ceux qui sont susceptibles de sauvegarder et de reconnaître cette identité. Mais c'est aussi, en présence d'une évolution sociale qui semble s'imposer comme un destin, prendre assez de recul pour saisir l'histoire des institutions, les conquêtes réalisées, ce qui les menace, ce qui leur permettra de se poursuivre : de telle sorte que le sujet fasse converger la signification de ses actes et le "sens" de l'histoire.

Dans le déterminisme des changements sociaux, rentrent nécessairement les motivations et les représentations des sujets : c'est la tâche du psychologue de les explorer dans leur genèse, et les sociologues et historiens ne sauraient se passer de son apport. Mais ces motivations et représentations, d'où les sujets tirent la signification que les institutions prennent pour eux, c'est bien dans les structures sociales et dans leurs contradictions qu'elles se construisent : le psychologue doit se tourner vers les sociologues et historiens pour avoir une connaissance objective de la subjectivité.

C'est parce qu'il y a, entre changements sociaux et personnalisation, quelque chose comme un questionnement permanent, que les sciences humaines doivent s'interroger les unes les autres sur les conditions d'existence de ce qu'elles découvrent séparément.